JEAN RICHEPIN 1849–1926

# Long-j'y-vas

O long-j'y-vas de Prince Charmant !
Tu l'auras désiré vainement,
Belle, pauvre Belle au bois dormant.

Son page Myrtil est auprès d'elle,
En noir et blanc comme une hirondelle,
Disant : « Le Prince vous est fidèle. »

Et toujours, toujours, encor, encor,
Il refait l'illusoire décor
Du réveil où sonnera le cor.

Ah ! le Prince en galant équipage !
Joie ! Amour ! La vie et son tapage !
Sans trêve il dit cela, le bon page.

Mais, depuis qu'il va le répétant,
Il a coulé des jours tant et tant !
Est-ce possible, ce qu'il prétend ?

Attendre ! Attendre ! Quelle folie !
Et la Belle avec mélancolie
Soupire : « Serai-je encor jolie ?

— Oui, princesse, eh ! oui, plus que jamais.
— En es-tu sûr ? — Je vous le promets. »
Et c'est, entre eux deux, des si, des mais.

Car il défend son maître sans cesse.
« Le Prince est oublieux. — Ah ! princesse,
« L'accuser, lui, de telle bassesse !

— Il ne sait plus qu'il doit par la main
« Venir me prendre. — Il viendra demain.
— Il ne vient pas. — Il est en chemin.

— Comme il s'attarde aux terres lointaines !
— Il guerroie avec ses capitaines.
— Et s'il y courait des prétentaines ?

— C'est vous seule qu'il cherche. — Ah ! Myrtil,
« Qu'il cherche mal ! Que ne s'y prend-il
« D'un pas plus vif, d'un œil plus subtil !

— La fleur dont il doit vous faire offrande,
« Il n'en fleurit qu'une dans la brande.
« Petite est la fleur, la brande est grande.

— Bon page, tu parles doux et beau.
« Mais dans mon cœur chante un noir corbeau.
« Je sens mon lit devenir tombeau.

« Voilà trop, et trop, et trop d'années
« Que mes roses d'espoir sont fanées.
« Je n'ai plus de goût qu'aux solanées.

« Tes propos câlins sont superflus.
« Aux illusions où je me plus
« Qu'une autre ait foi ! Moi, je n'y crois plus.

« Moi, je suis lasse, lasse, rendue,
« De tant de patience perdue.
« J'ai soif de la paix. Elle m'est due.

« Adieu, faux rêve qui me trompas !
« Je veux le sommeil qui ne ment pas,
« Le sommeil sans rêves, le trépas. »

Et, dans ce dernier soupir de blâme
Soufflant son amour comme une flamme,
La Belle au bois dormant rendit l'âme.

Le bon page l'aimait tellement
Qu'il ne vit pas l'affreux dénoûment.
« Belle, pauvre Belle au bois dormant,

« C'est par fatigue et par amertume
« Qu'elle prend, dit-il, cet air posthume.
« Sommeil plus profond que de coutume,

« Sommeil sans rêves, qu'elle appela,
« Sommeil qu'elle n'eut point jusque-là,
« Sois-lui reposant ! Et laissons-la ! »

Et, depuis tant d'Avrils, de Décembres,
Qu'il vivait reclus aux closes chambres,
Le sang lourd, des fourmis plein les membres,
Il pensa pouvoir s'offrir un peu,
Pour y rafraîchir sa tête en feu,
D'air libre, d'arbres verts, de ciel bleu.

Oh ! mais, pendant sa jeunesse absente,
Comme elle avait poussé, florissante,
La forêt ! Plus de chemin, de sente !

Pas même une venelle à furet !
Seul, un oiseau s'y retrouverait.
Il s'y perdit, lui, dans la forêt.

Un jour, un jour, une autre journée,
Il va d'une course enguignonnée
Sans voir la fin de sa randonnée.

Il les regrette, les noirs donjons.
Il va, mangeant des fruits sauvageons,
Buvant l'eau croupie au pied des joncs.

Et des mois, de semaine en semaine,
Il erre, sans que rien le ramène
Vers le seuil quitté du cher domaine.

« Pourvu, pense-t-il à tout moment,
« Que n'aille pas en me réclamant
« S'éveiller, la Belle au bois dormant ! »

Page, bon page, ne te tourmente !
Envers toi la fortune est clémente.
Ah ! si tu la voyais, la dormante !

Ce n'est plus la Belle que tu crois.
Si tu la voyais, suant d'effrois,
Tes cheveux se dresseraient tout droits.

Quelle épouvantable découverte,
Que cette face bouffie et verte
Avec des vers dans sa bouche ouverte,

Que ces membres sans forme et fluents
Où ribotent ces hideux truands
Soûls de vins épais, noirs et puants !

Ça, devant quoi le cœur se rebelle,
Ça, plein de vermine en ribambelle,
Ça, cette charogne, c'est la Belle !

Hélas ! oui, bon page, page aimant.
Mieux vaut ne pas la revoir vraiment,
La Belle, la Belle au bois dormant.

Mieux vaut emporter dans ta pensée,
Par tous tes souvenirs encensée,
Sa claire image de fiancée.

Ainsi toujours tu la reverras,
Hors de la dentelle de ses draps
Sortant ses mains pour tendre les bras,

Dans un sourire, à demi levée,
Vers cette apparition rêvée
Dont tu lui promettais l'arrivée.

Bon page qui par des mots amis
En des songes si bien l'endormis,
Est-ce ta faute, si le promis

Ne fut pas fidèle à sa future ?
Non ! Seul il mérite la torture
De la contempler en pourriture.

Fuis donc ! Va-t'en, bon page, bien loin !
De tant d'horreur ne sois pas témoin !
Meurs plutôt toi-même en quelque coin !

Meurs comme une bête qui se terre !
Et qu'il fasse seul son inventaire,
Le mauvais Prince retardataire !

Tant pis pour lui, s'il n'est pas venu
Cueillir à temps l'amour ingénu
Qu'il a cruellement méconnu !

Tant pis, s'il a, pour ses capitaines,
Trop fait la guerre aux terres lointaines,
Trop couru de folles prétentaines !

Il n'avait, en des galops plus prompts,
Qu'à se hâter à coups d'éperons
Vers nous, oui, vers nous qui l'espérons,

Vers nous, le vieux monde à l'agonie,
Pour qui l'attente n'est qu'avanie
Et dont la patience est finie,

Vers nous, devant qui toujours, encor,
On refait l'illusoire décor
Du réveil où sonnera le cor,

Vers nous, guettant sans fin le tapage
Du cher Prince en galant équipage
Si longtemps promis par le bon page,

Vers nous qui, dans nos cœurs en lambeaux
Entendant chanter les noirs corbeaux,
Sentons nos lits devenir tombeaux,

Vers nous, vers nous, vieux monde qui pleure,
Tandis que coule l'heure après l'heure
Sans montrer l'Avenir qui nous leurre,

Vers nous, pauvre Belle au bois dormant,
Qui l'aurons désiré vainement,
Ce long-j'y-vas de Prince Charmant !